

La perte de tout sens ou de la souffrance en milieu lycéen.

Travaux Personnels Encadrés, Activités Interdisciplinaires, les deux termes recouvrent grosso modo la même approche même si ces deux activités pédagogiques s'adressent, la première à des élèves d'enseignement général, la seconde à des élèves de ce qui reste encore l'enseignement technologique.

L'idée d'un apprentissage transversal sortant des cours magistraux n'est pas en elle-même insane ou délétère. Mais dans nos temps de destruction psychique comment aider des élèves à se construire un savoir et une pensée dans une démarche plus autonome ? Tout se passe comme si, face au vide, toute méthode pédagogique devenait vaine. « On ne peut plus enseigner » devient une constatation assez fréquente dans un certain nombre d'établissements. En effet, les élèves, n'ayant plus de mots pour dire quoi que ce soit, les mots employés ayant perdu tout sens dans un magma syntaxique rappelant les lacs de lave mouvants de nos grands volcans, ne peuvent se réfugier que dans des « agit » incompatibles avec une vie sociale minimale qui permettrait les apprentissages fondamentaux.

A titre d'exemple, les propos ci-dessous sont ceux d'un collègue, aussi désespéré que d'autres à essayer si vainement de ne faire que son travail. Le contexte est celui de l'animation d'activités interdisciplinaires. Ces activités sont censées permettre de sortir du cours magistral et de laisser aux élèves une autonomie de travail à laquelle cependant ils n'ont jamais été formés. L'absence de quelconques résultats renvoie à un sentiment d'impuissance largement partagé à l'heure actuelle.

« Cela me mine, car j'ai l'impression d'avoir été incompetent, vu ce que les élèves retirent de ma présence. Je ne peux pas continuer comme ça pour ma santé mentale. J'envisage 2 possibilités :

1. Comme cela compte pour rien pour les élèves ... on les laisse écrire n'importe quoi et on met des bonnes notes car il n'y a aucune raison de les humilier.

- Avantages : on ne s'embête plus à surveiller leur travail, on valide quelle que soit la qualité et je ferme les yeux sur le retour de mon enseignement. J'étoufferai ma conscience professionnelle devant la satisfaction des élèves d'être si bien récompensés avec si peu d'efforts. Le "je m'en foutisme" nous vient d'en haut : ce qui compte, c'est de garder les élèves au chaud.

- Inconvénients : irrespect de ma mission d'instruction ; donner des illusions aux élèves.

2. On se consacre à un encadrement sévère : prendre chaque groupe 1 par 1 en leur fixant un objectif pré-mâché ... jusqu'à ce que l'on obtienne un résultat au moins moyen.

- Avantages : me donner l'impression d'avoir fait quelque chose pour une lecture acceptable,

- Inconvénients : plus de boulot pour un bénéfice nul pour les élèves.

(cela m'obsède). »

Il ne resterait donc comme solution que de se résoudre à faire quotidiennement un remake du très démagogique « Entre les murs » ? Encore que l'enseignant de base n'y gagnerait certes pas le même argent puisqu'il serait dans la réalité et non dans la littérature (?) ou dans le ciné buisiness. La culpabilité, pour beaucoup, serait vite là. Mais alors que faire ? Les enseignants se retrouvent donc totalement coincés entre la « psychotisation » - cf. infra - des élèves incapables de parole (et ce n'est, pour beaucoup, pas de leur faute), la volonté de l'institution de renforcer la fracture intellectuelle (la différence entre les établissements n'a jamais été aussi forte), la destruction psychique mise en œuvre par les industries de programme (cf différents travaux notamment ceux de B. Stiegler, déjà cités dans cette chronique) et les parents, souvent totalement absents ou dans une

approche totalement consumériste (« Vous êtes un professionnel, mon enfant est assez grand(e) pour savoir comment il doit travailler ; fichez lui la paix » me disait récemment un parent convoqué pour des problèmes comportementaux de son enfant qui a, par ailleurs, 5 de moyenne dans la discipline. Significatif, non ?)

Une classe de première d'un lycée proche de Paris. Dix secondes, X se met à fredonner. Non par provocation, ni par ennui, ni par chahut. Non, simplement, comme parfois dans le métro quelqu'un dont le MP3 est branché en permanence dans les pavillons auriculaires se met à chantonner, l'élève a tout simplement oublié son environnement. Une chanson lui passait par la tête. A un autre moment, un(e) autre pourra faire un dessin, ouvrir son agenda, se regarder longuement dans son miroir, photocopiés aidant faire de la découpe ou du collage, regarder ses messages sur son portable, par maladresse tout renverser et tourner quelques minutes autour de sa chaise, voire même pousser, c'est arrivé récemment et tout cela dans le même groupe, une suite de quelques cris qu'on pourrait situer entre le chien et le singe, et toujours hors provocation, conflit ou chahut, tous ces élèves étant par ailleurs d'une grande gentillesse et d'une bonne volonté par ailleurs très déconcertante. Tout cela bien sûr avec comme accompagnement l'incapacité de métaboliser quelque notion que ce soit, de mémoriser, même en mémoire courte, quoi que ce soit, même le thème d'un cours qu'il viennent de suivre pendant une ou deux semaines, et donc de proposer argumentation ou raisonnement, a fortiori d'écrire.

Tout cela n'est pas sans créer parfois une grande souffrance chez les élèves. Dans un système comme le nôtre, dans lequel ce n'est surtout pas la pensée qui prévaut mais la note, avoir en permanence 1 ou 2 de moyenne ou plus, mais alors en sachant que la note n'a guère de sens est bien évidemment extrêmement délétère, que cette souffrance soit clairement exprimée ou non. Et le sentiment de dévalorisation ou même de nullité constitutionnelle est bien présent.

Cette élève a obtenu mention Bien à son bac. Question est posée de savoir combien il y a d'une substance quelconque dans un litre d'eau s'il y en a 35g dans un demi-litre. Devant l'impossibilité de répondre, comme souvent, le trop plein d'émotion jaillissant, l'élève sort du cours en larmes. Il a fallu lui laisser un certain laps de temps de récupération puis que certains de ses collègues (mention Assez-bien) qui n'ont pas mieux compris mais avaient une meilleure résistance psychique à l'échec aillent la chercher et l'entourent pour qu'elle puisse reprendre le cours des choses.

Non, la souffrance qu'on procure à travers notre travail n'est pas une épiphénomène supportable.

Devant une situation aussi dramatique, un sentiment de totale impuissance atteint les meilleurs d'entre les enseignants. Si une thérapie de l'institution était mise en œuvre, dans un contexte socio économique qui cesserait d'être destructeur de la psyché et en reprenant les élèves à la base, il faudrait sans doute une dizaine d'années avant de voir les lumières. En attendant, combien en aurons-nous sacrifiés, pour un certain nombre d'enseignants beaucoup plus de force que de gré ?

Le Gypaète barbu